Document generated on 06/04/2025 3:24 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Under The Skin
Ombres et brouillard
Sous la peau, Grande-Bretagne, 2013, 1 h 48

Maxime Labrecque

Number 291, July–August 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72162ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Labrecque, M. (2014). Review of [Under The Skin : ombres et brouillard / *Sous la peau*, Grande-Bretagne, 2013, 1 h 48]. *Séquences*, (291), 62–62.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Under The Skin
Ombres et brouillard

Jonathan Glazer propose une expérience sonore et visuelle hors du commun; une séance d'hypnose en quelque sorte, menée par une créature au pouvoir magnétique. Ce faisant, le réalisateur aborde les thèmes de la sexualité et de l'identité tout en illustrant à quel point les apparences peuvent s'avérer trompeuses. Troublant et envoûtant, ce film d'ambiance, très sensoriel, présente des images qui restent en tête et qui hantent le spectateur longtemps après la projection.

Maxime Labrecque

Le motif du regard

Le film est très librement inspiré du roman du même titre de Michel Faber, campé dans la région des Highlands de l'Écosse, qui combine thriller, suspense et science-fiction. Cela dit, le traitement de l'intrigue et le rythme diffèrent complètement du roman. En effet, le rythme lent tranche avec celui des habituels thrillers. Même si on devine rapidement l'origine extraterrestre de la protagoniste, jamais les raisons de ses actes ne sont expliquées, ni même ce à quoi servent les corps de ses victimes, dont il ne reste qu'un terrifiant vestige. Les quelques scènes où l'on voit Scarlett Johansson attirer les hommes dans son antre insonorisé, sombre, immaculé et coupé du monde, marquent l'imaginaire. Les hommes, sous son emprise, la suivent inconsciemment et s'enfoncent lentement dans un liquide dont ils ne peuvent ressortir. Ces scènes possèdent une force hypnotique qui plonge les victimes, mais également les spectateurs, dans une curieuse torpeur. Un certain indice quant au sort des proies est laissé, alors qu'on aperçoit ce qui semble être un amas de chair qui coule, tel de la lave, vers une source de chaleur intense. Glazer a fait le pari de ne pas être trop démonstratif et de laisser une grande part d'interprétation au spectateur. Lorsqu'il livre des informations, ce n'est qu'à demi-mots. Par exemple, on ne saura jamais clairement qui sont ces mystérieux motards qui supervisent de loin les opérations. Et c'est parfait ainsi. Donner trop de pistes de réponses, dans un film aussi mystérieux et contemplatif, aurait complètement brisé l'ambiance.

La trame sonore accompagne les images de façon remarquable, grâce à un habile mélange de basses fréquences vibrantes et de cordes angoissantes. D'ailleurs, c'est d'abord par la musique que le spectateur prend contact avec l'œuvre. L'ambiance s'installe progressivement et rappelle le début de ***2001: A Space Odyssey***. Plusieurs autres images, vives, quasi psychédéliques, témoignent de cette influence, loin d'être démentie par le réalisateur. La direction photo, impeccable, offre une palette désaturée avec des contrastes marqués par moments; un choix judicieux pour illustrer l'Écosse urbaine. Or, ce sont les images de la mer et de la forêt qui demeurent les plus fortes. Le paysage est constamment mouillé ou enveloppé dans un brouillard dense et cette grisaille est mise à profit de façon admirable. Cette lourdeur atmosphérique, combinée à une trame sonore inquiétante – plus tellurique et souterraine qu'extraterrestre – et au jeu sobre et convaincant de Scarlett Johansson, provoque un climat de suspense particulièrement réussi. En outre, l'aspect visuel n'est pas sans rappeler certains vidéoclips de Chris Cunningham et son univers froid, artificiel, monstrueux et inquiétant.

On remarque deux motifs omniprésents dans le film : l'eau et l'œil ou, plus justement, le liquide et le regard. De nombreux gros plans sur les yeux de Scarlett Johansson envahissent le film. Elle séduit par le regard et ses victimes ont les yeux fixés sur elle alors qu'elles avancent vers leur funeste destin. De plus, la protagoniste se regarde longuement dans le miroir à plusieurs reprises. C'est d'ailleurs en contemplant son reflet dans la glace qu'elle décide de fuir et d'essayer de vivre dans cette peau qui n'est pourtant pas la sienne. Ce moment décisif, qui arrive vers la moitié du film, fait basculer l'histoire de façon drastique et provoque une surprenante sympathie envers la protagoniste, désormais vulnérable.

Quant au deuxième motif, on le retrouve notamment dans les images de l'Écosse pluvieuse, de la mer trouble et de l'étrange liquide sombre qui semble digérer lentement les victimes. Toutes ces images sont saisies par une caméra tantôt nerveuse et instable, tantôt très statique, présentant des plans d'ensemble suffisamment longs pour permettre au spectateur de contempler les tableaux proposés. À mi-chemin entre le film de science-fiction et le film d'art, ***Under the Skin***, d'une troublante beauté, s'intéresse davantage aux impressions et aux sensations – bref, à l'effet qu'il produit, à l'empreinte qu'il laisse dans la psyché du spectateur – qu'à la progression de l'histoire. C'est en faisant ce choix risqué que Glazer parvient à créer une œuvre énigmatique.

■ **SOUS LA PEAU** | **Origine :** Grande-Bretagne – **Année :** 2013 – **Durée :** 1 h 48 – **Réal. :** Jonathan Glazer – **Scén. :** Jonathan Glazer, Walter Campbell, d'après le roman de Michel Faber – **Images :** Daniel Landin – **Mont. :** Paul Watts – **Mus. :** Mica Levi – **Son :** Johnnie Burn – **Dir. art. :** Chris Oddy – **Cost. :** Steven Noble – **Int. :** Scarlett Johansson, Jeremy McWilliams, Lynsey Taylor, Mackay Dougie Mc Connell, Kevin McAliden, Andrew Gorman – **Prod. :** Nick Wechsler, James Wilson – **Dist. / Contact :** Métropole.